

FAUSSE BARONNE – VRAIE G...

ACTE 1

LUCIE (*assise dans un fauteuil parcourt distraitement le journal*)

LEA (entre) : Le courrier de madame est avancé.

LUCIE : Tu es d'une humeur fracassante. J'ai horreur que tu dises « madame », tu me présentes toujours le courrier de cette façon, tu es agaçante à la fin.

LEA : Je vous ferai respectueusement remarquer que je suis quand même l'employée de madame, madame.

LUCIE : Par-dessus le marché tu te moques de moi. Tu es ma collaboratrice et surtout, après toutes ces années, ma meilleure amie.

LEA : C'est vrai. Mais il n'empêche, que le matin, il me faut un temps de chauffe. T'es pas marrante, avoues, quand nous sommes seules, ou presque, je te tutoie et t'appelle par ton prénom et lorsque nous sommes en société, je t'appelle toujours par ton prénom, mais le vouvoiement est de rigueur, il y a de quoi s'y perdre non ?

LUCIE : Dans mon métier il faut toujours garder un peu de distance avec ses équipiers du même sexe sinon les langues vont bon train.

LUCIE : Celle-ci tu ne me l'avais jamais faite. Tout le monde connaît ton penchant, et le mien, pour le sexe dit fort.

LUCIE : Le doute pourrait être permis, nous ne nous quittons pratiquement jamais.

LEA : Bien sûr, je suis à la fois, ton majordome, ta gouvernante et ta secrétaire. J'ai de plus en plus de mal à assumer tous ses rôles. Il ne manquerait plus que je sois ta petite copine (*Rires.*) C'est Rémy qui serait surpris d'apprendre ça !

LUCIE : D'apprendre quoi ?

LEA : Que nous sommes plus liées que les deux doigts de la main. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

LUCIE : Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es folle. Je l'aime Rémy figures-toi ! Alors, ne t'avises pas de lui raconter des bêtises ou...

LEA : Ce que c'est facile de te faire grimper aux arbres ! C'est toi qui as commencé avec tes allusions. Je te rappelle que j'ai également un charmant garçon dans ma vie.

LUCIE : J'aimerais d'ailleurs bien faire sa connaissance. Je vais finir par croire qu'il s'agit de l'homme invisible.

LEA (*évitant le sujet*) : Bien, si on l'ouvrait ce courrier. Je me charge de tout ce qui est pub, à toi l'honneur pour le reste. Hé hop ! (*Prend la pile de courrier, remet les lettres à Lucie et lance joyeusement toute la pub dans la poubelle.*) Et bien, tu n'es pas rapide. Moi j'ai terminé.

LUCIE : Si je pouvais mettre toutes ces lettres à la poubelle, je m'évitais bien des corvées mais je me créerais bien des problèmes.

LEA : Allez donnez-m'en un peu, je suis brave fille. Plus vite nous aurons terminé, plus vite nous profiterons de ce grand week-end.

LUCIE : Rien de tel qu'un retour aux sources pour recharger ses batteries. Comme j'ai eu raison de conserver la maison de mes grands-parents !

LEA : D'autant plus que ton grand amour vit dans ce charmant petit trou perdu.

LUCIE (*rêveuse*) : Et pas de téléphone pour rompre le calme, le bonheur !

LEA (*parcourant une lettre*) : Dis-donc ! Ho ! Ca, je n'en reviens pas.

LUCIE : Tu n'en reviens pas de quoi ?

LEA : Tu te souviens du jeune couturier que tu as descendu en flamme dans ton dernier article.

LUCIE : Je ne risque pas de l'oublier. Et alors ?

LEA : Alors, il est furax. Hou la la, sa littérature est très imagée.

LUCIE : Donnes.

LEA : Non, je vais te faire la lecture de sa prose. « C'est une ignominie de voir qu'une vieille fille acerbe comme vous souhaite faire avorter la carrière du jeune artiste créateur que je suis. Mon sens du volume et ma vision du futur aurait du, au contraire, vous enchanter. Si votre esprit n'était pas si hermétiquement clos au renouveau, vous auriez pu ouvrir une fenêtre sur l'avenir. La soie et la dentelle doivent, comme vous être mises au placard. »

LUCIE : Il m'a l'air plus doué pour le verbe que pour la couture.

LEA : Avouez que sa réplique est à la hauteur de ton article. Peut-être y es-tu allée un peu fort.

LUCIE : Attends ! Tu étais présente lors de la présentation de sa collection, et que je sache, tu n'as pas vraiment apprécié.

LEA : En effet, mais peut-être est-il le précurseur de la nouvelle vague, comme ces peintres, méconnus de leur vivant, et passant à la postérité le jour de leur mort.

LUCIE : Je t'interdis de prendre sa défense. Quelle femme pourrait être suffisamment allumée pour porter de telles tenues. Tu aurais du, comme moi, venir dans les coulisses. Ces pauvres mannequins, toutes vêtues de métal, revenaient du défilé les yeux pleins de larmes. On leur interdit de sourire, mais elles n'en avaient guère envie. Que dirais-tu si l'on t'enfilait de force un soutien-gorge fait de boîtes de conserve ?

LEA : L'image est un peu surréaliste. Cela m'a plutôt fait penser au concert de MADONNA. Tu sais bien, son bustier en cône alumine.

LUCIE : A la différence près, que le sien était à sa taille. Cette fille faisant un bon 85 C, s'est vu contrainte de porter du 80 A, sous prétexte que ce demeuré n'aime pas les gros seins. La tige de métal servant de fermeture avait mordu ses chairs.

LEA : Mon dieu !

LUCIE : Ce jean foutre, pardonne-moi l'expression, aurait pu être un digne représentant de l'inquisition. Que penser du corset ? Vu de face ce n'était pas trop mal, une cote de maille très légère, très articulée, l'ondulation des hanches et l'orientation parfaite du projecteur le faisait miroiter. Un ho ! Admiratif a couru parmi les spectateurs.

LEA : Tu vois, tout n'était pas négatif.

LUCIE (*furieuse*) : Laisse-moi finir ! Lorsque le mannequin s'est retourné, tout le monde a déchanté. Il s'agissait en fait d'une ceinture de chasteté améliorée. Pas question de galipette. Pour déshabiller la belle il faut des clés pour ouvrir les cadenas. Hé oui ! Un pour le haut, un pour la ceinture et un pour l'entre-jambe. L'amant éventuel a tout intérêt à prévoir la caisse à outils, ouvre-boîte, pince coupante et peut-être coupe boulons, sans oublier une trousse de premier secours et...

LEA : Stop ! Ok, c'est un minable, tu réponds à sa lettre.

LUCIE : Non !

LEA : Alors au panier.

(Entrée de Marie)

MARIE : Bonjour mes petites dames.

LEA et LUCIE : Bonjour Marie !

MARIE : Vous m'avez l'air chagrin. Voyez-moi ça, ce teint gris. Décidément l'air de Paris ne vous vaut rien. Notre bonne campagne et moi-même allons vous redonner des couleurs. J'ai pensé à vous, regarder ce que je vous apporte : De bonnes brioches bien dorées pour accompagner le café.

LEA : Merci pour les brioches.

LUCIE : Et le café ?

MARIE : Vous ne sentez pas, il est en train de passer. Plus d'odorat non plus. J'en ai pour deux minutes. *(Elle sort.)*

LUCIE : Marie est une femme épatante.

LEA : Et une cuisinière du tonnerre. Heureusement que nous ne restons pas un mois, sinon bonjour les kilos.

LUCIE : Le courrier attendra jusqu'à mardi. Profitons de ces trois jours de détente et des bons petits plats de Marie.

LEA : A nous le farniente !

MARIE *(revient avec le plateau de café)* : V'là le café, et du vrai, dans la capitale vous ne buvez que du jus de chaussette. Rien de tel qu'un petit noir pour vous mettre en forme.

LEA : Tout à fait d'accord.

LUCIE : Si vous preniez le café avec nous.

MARIE : Ce n'est pas de refus, je suis crevée.

LEA : Vous, Marie vannée à dix heures du matin.

MARIE *(s'assied et se sert un café)* : Pour tout vous dire, le Gustave et moi, on est plutôt du matin.

LUCIE : Je vois, la vie à la campagne, debout au chant du coq, un petit footing puis le jardin.

MARIE : Le footing, tu rigoles ! C'est un sport inventé par vous, les citadins, afin d'avoir l'air de garder la forme. Je vous dis : Gustave et moi *(Petit geste de la main avec deux doigts.)* on est du matin.

LEA : Nous avons compris, vous êtes comme les deux doigts de la main, et vous vous levez aux aurores afin d'avoir une journée bien remplie.

MARIE *(riant)* : Vos neurones sont salement encrassés, il faut dire qu'avec la pollution. Je répète : Gustave et moi... le matin... vous ne pigez toujours pas... le sport coquin... la gymnastique en chambre... dites donc va-t-il falloir que je vous fasse un dessin.

LUCIE : Non, non, surtout pas, nous avons compris. *(Léa se tord de rire.)*

MARIE : Vous êtes longues à la détente, et ça vous fait rire mam'selle Léa.

LEA : Je ne vous imaginai pas en train de...

MARIE : Ce n'est pas parce que nous avons presque l'âge de vos parents que nous faisons abstinence. Je suis assez bien conservée pour faire encore envie à mon homme.

LUCIE : Nous n'en doutons pas.

MARIE : Nous n'avons pas trouvé nos enfants dans des choux ou dans des roses. Nous avons fait comme tout le monde et peut-être mieux. Pas besoin de mode d'emploi et, entre nous, le septième ciel tous les jours.

LEA : Tous les jours ! (*Sifflements admiratifs.*)

MARIE : Presque. Faut être honnête, il y a eu quelques ratés, mais on peut les compter sur les doigts de la main.

LUCIE : Ca explique les cinq mômes.

MARIE : Faire des enfants, vous appelez ça avoir des ratés ! Pour moi c'est une réussite à cent pour cent. On en voulait cinq, et nous en avons eu cinq. Il faut vous dire que le Gustave il était assez adroit pour ne pas me mettre de polichinelle dans le buffet tous les ans. Maintenant il faut la pilule, le préservatif, ces messieurs ne veulent plus faire d'effort. A ce qu'il paraît, c'est frustrant pour la relation. Et la conserve, ce n'est pas frustrant ?

LUCIE : La conserve ?

MARIE : Hé bien oui, quoi le petit bout de plastique !

LEA : Alors comme ça, le Gustave est un amant de première.

MARIE : Je vous vois venir avec vos gros sabots. Vous n'en saurez pas plus c'est trop intime. N'empêche, quand j'étais plus jeune le... Vous voyez ce que je veux dire... C'était comme des amphétamines, je pétais le feu. Maintenant, la bricole agit plutôt comme un somnifère, ça me laisse toute vermoulue... Bon ça suffit, parler pour ne rien dire ça ne fait pas le boulot. Allez, je m'y jette. Je vais déplacer un peu de poussière et me mettre aux fourneaux. Pour le repas j'ai prévu léger. Une bonne salade lyonnaise, un gratin de pommes de terre, un rôti de porc, du fromage et un gâteau de riz. J'ai prévu large, au cas où un invité pointe son nez. (*Clin d'œil à Lucie et elle sort*)

LUCIE : Je n'en reviens pas.

LEA : Moi non plus, tu parles d'un repas léger.

LUCIE : Mais non, elle et Gustave.

MARIE (*pointe son nez à la porte*) : A titre d'information, le Gustave et moi, on était très amoureux et nous le sommes toujours. C'est beau non ?

LEA : Formidable ! Crois-tu que cela puisse nous arriver.

LUCIE : Quoi donc ?

LEA : Etre mariée et amoureuse du même homme pendant quarante ans.

LUCIE : Tout de même, elle et Gustave, à leur âge.

LEA : Tu n'aurais pas l'esprit étriqué de la petite bourgeoise provinciale.

LUCIE : Mais non !

LEA : Dis-moi quel âge a-t-il Rémy ?

LUCIE : Un peu plus âgé que moi.

LEA : Rien qu'un peu plus ? Quelque chose comme vingt ans si je me souviens bien.

LUCIE : Et alors.

LEA : Alors ! Il a en gros dix ans de moins que Gustave. Ça ne l'empêche pas de faire honneur à tes charmes. Je ne vois pas ce que tu trouves de gênant dans les relations intimes de Marie et Gustave.

LUCIE : Pas gênant, inattendu (*Coup de sonnette.*) Mince Rémy, et je ne suis pas présentable. Je m'esquive vite fait pour me faire belle. Fais le patienter. (*Elle sort.*)

LEA : Excitée comme une puce à l'idée de revoir son amoureux. Normal après deux mois de régime. Il attendra tout seul, il connaît la maison. Je file. (*Sortie.*)

(Trente secondes, puis Marie entre un télégramme à la main)

MARIE : Dites donc, (*Jette un regard circulaire.*) Allons bon, où c'est t'y qu'elles sont passées ? (*Criant.*) Mam'selle Lucie, Mam'selle Léa ! Les télégrammes ça me donnent des frissons, c'est jamais des bonnes nouvelles ces machins là. Je sens qu'une catastrophe va nous tomber dessus plus vite qu'un orage du mois d'août. (*Elle tourne et retourne le télégramme.*) C'est point que je sois curieuse, mais j'aimerais bien savoir. J'ouvre ou j'ouvre pas. Non, j'ouvre pas. (*Elle essaie de voir par transparence.*) Ben, ça y est, je crois voir la signature. (*Elle examine encore.*) Bon sang de bois, v'là les em...Lu..di..vi..ne. Mam'selle Lucie ça urge. Mais où-ce qu'elle est ? (*A tue tête.*) Lucie, Lucie !

LUCIE (*entre en trombes*) : Que se passe-t-il ? Rémy n'est pas ici ?

MARIE : Non, mais le coursier de la poste a amené ce pli pour vous. (*Elle lui tend le télégramme.*)

LUCIE : Mon dieu, Rémy ?

MARIE : Mais non ce n'est point lui.

LUCIE : Marie, mais vous avez ouvert mon courrier !

MARIE : J'ai juste jeté un demi œil, par transparence, j'étais inquiète, je crois que je n'ai pas eu tort. Qu'est-ce-que vous attendez pour ouvrir.

LUCIE (*blême*) : Oui, ou...ouvrir.

MARIE : Tombez pas dans les pommes ! Puisque je vous dis que ce n'est pas Rémy.

LUCIE (*décachette et lit*) : Ha ! Merde !

MARIE : Bien dit ! Lisez pour voir.

LUCIE (*criant*) : Léa ! Léa !

LEA (*entre en courant*) : Que se passe-t-il ? (*Voyant le télégramme.*) Une mauvaise nouvelle ? (*Marie hoche la tête.*) Rémy ? (*Marie secoue la tête.*)

MARIE : Si elle se décidait à vouloir nous le lire enfin ce fichu télégramme.

LEA : Qu'attends-tu ? Lis !

LUCIE : « Savons que vous êtes maison grands parents. Avons besoin de changer d'air. Arrivons cet après-midi. Signé Ludivine. » La chameau, cette fois elle m'a bien eu. Vous avez remarqué, elle insiste. « Maison grands parents. » Comme si elle était chez elle, alors qu'elle s'invite chez moi, vous entendez CHEZ MOI.

LEA : Calme toi. Je le sais très bien que ta belle-sœur est une peste. Elle va nous pourrir notre week-end.

MARIE : Ca c'est une peste de grande chameau. Elle savait bien ce qu'elle faisait quand elle a mis le grappin sur votre frère. Il n'était pas vilain garçon, de l'éducation, doux comme le bon pain, une bonne situation et pour couronner le tout, un futur héritage plus que confortable. Quand elle revient dans notre petit coin perdu, ce qui est rare heureusement, elle se conduit en vraie garce.

LEA : Marie !

MARIE : Quoi Marie ! C'est une catastrophe cette femme là. Mais je serais quand même bien contente de revoir monsieur Eric et mam'selle Charlie, elle doit avoir bien grandi. Ca fait bien trois ans que je ne l'ai point vu.

LUCIE : Quatre ans Marie.

MARIE : Comme le temps passe. Il passe drôlement vite, oui, vous avez vu l'heure. Va falloir que je fasse deux chambres supplémentaires moi.

LUCIE : Je suis désolée de devoir vous surchargée de travail.

MARIE : C'est pas le travail qui me fait peur. Mais votre belle-sœur, je ne peux point l'encadrer. Ca se donne de faux airs de baronne, quand on sait d'où elle sort.

LUCIE : Soyez gentille n'en rajoutez pas, je suis assez contrariée comme cela.

MARIE : Quand je vois sa tronche, j'ai toujours envie de lui coller deux baffes bien senties.

LUCIE : Marie !

MARIE : Excusez-moi. Je vais faire les chambres, lesquelles, mademoiselle ?

LUCIE : Celles que vous voulez.

MARIE : Vrai, je peux. A mam'selle Charlie, une des belles qui donne sur le jardin. Tant pis pour monsieur Eric, je vais leur faire celle avec vue sur le cimetière. *(Elle sort.)*

LEA : Tu ne supportes pas ta « chère belle sœur. ». Mais ce n'est pas une raison pour paniquer.

LUCIE : Tu la connais aussi bien que moi, elle à l'esprit tordu et tant qu'elle sera là je serai sur des charbons ardents.

LEA : Tu n'as qu'à lui tenir la dragée haute bon sang, remets là à sa place une bonne fois pour toute.

LUCIE : Je ne le fais pas à cause d'Eric, il est tellement bon qu'il ne se rend pas compte à quel point elle est hautaine et méprisante.

LEA : L'amour est aveugle. Tu ne crois pas qu'il serait temps que quelqu'un lui éclaire la vue.

LUCIE : Crois-tu que cela soit facile de dire à son frère : ouvre les yeux, ta femme est une garce qui te mène par le bout du nez.

LEA : Tu n'as tout de même pas besoin d'être aussi abrupte, tu pourrais y mettre des formes, faire des allusions.

LUCIE : J'ai essayé, il ne comprend pas. (*Coup de sonnettes.*) Non, eux, déjà !

LEA : A mon avis ce doit être Rémy.

LUCIE : Pourvu que tu dises vrai. La porte est ouverte !

(Rémy entre, tenue décontractée, jean et chemise)

REMY (*à Lucie*) : Bonjour ma chérie. (*Il l'embrasse tendrement.*) Bonjour Léa ! (*Il l'embrasse amicalement sur les deux joues.*)

LEA : Quel plaisir de vous voir Rémy. (*Leur lançant un coup d'œil complice.*) Je vous laisse les tourtereaux, ma présence entre vous deux serait inconvenante. (*Elle se sauve.*)

REMY : Ma chérie, deux longs mois sans toi, j'ai vécu un véritable calvaire. Il était grand temps que tu reviennes. Je bouillonnais d'impatience. Je nous ai préparé trois jours de rêve : tête à tête dans une petite auberge sympa que j'ai dégotté, un véritable nid d'amour. Elle possède une ou deux chambres. (*Clin d'œil.*) Une nous suffira, pourvu que le lit soit grand. (*Il se rend alors compte de la triste mine de Lucie.*) Cela n'a pas l'air de t'enchanter.

LUCIE : Il y a de quoi !

REMY : J'ai fait ou dit quelque chose qu'il ne fallait pas.

LUCIE : Mais non.

REMY : Tu as rencontré un autre homme, c'est ça. Je n'ai rien d'un apollon...

LUCIE : Non ! (*Elle se jette dans ses bras.*) Si tu savais.

REMY (*la réconfortant*) : Voyons, mon petit oiseau calme-toi, et explique-moi.

LUCIE : Ma belle-sœur rapplique cet après-midi. Nous pouvons faire une croix sur notre week-end.

REMY : Ouf ! Ce n'est que ça. Tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur. Ce n'est pas la fin du monde. Nous passerons, tous, ces trois jours ensemble, chez toi, si tu m'invites bien entendu.

LUCIE (*embarrassée*) : Justement...Vois-tu, je préférerais que tu ne rencontres pas cette peste.

REMY : Je ne comprends pas.

LUCIE : Assieds-toi près de moi. (*Il se colle littéralement contre elle sur le canapé.*)

REMY : Suis-je assez près ?

LUCIE : Ne plaisante pas. Ludivine (*Rémy fait des yeux ronds.*), oui ma belle-sœur, est une vraie semeuse d'embrouilles, une bêcheuse, une arriviste...

REMY : Stop, elle vient seule.

LUCIE : Mon frère et leur fille l'accompagnent.

REMY : Tu n'es pas heureuse de revoir ton frère et ta nièce.

LUCIE : Si, mais pour Ludivine ce ne sont que des accessoires.

REMY (*ironique*) : Elle a l'air tout à fait charmante cette femme là, et que dit ton frère.

LUCIE : Rien, il est tellement gentil.

REMY : Ce mot en dit long. Ton frangin est le toutou à madame.

LUCIE : Il se laisse mener par le bout du nez.

REMY : Moi je dirai qu'elle le tient en laisse. (*Rire.*)

LUCIE : Cesses de te moquer.

REMY : Ecoute-moi bien Lucie, tu vas les recevoir...

LUCIE : Elle s'invite, c'est différent.

REMY : D'accord, donc ils s'installent. Maintenant dis-moi pourquoi ma présence les importunerait.

LUCIE : Tu ne la connais pas.

REMY : Ce sera une bonne occasion. Tu ne crois pas.

LUCIE : Avec elle je suis sur le qui-vive, elle me met les nerfs en pelote. Elle ne débarque jamais avec de bonnes intentions. Toujours des sous-entendus, quand ce n'est pas franchement de la provocation. Ses sujets favoris : L'argent, d'après elle j'en ai trop, comme si elle était à plaindre ; le célibat : Comment se fait-il qu'une jeune femme telle que moi ne soit pas encore mariée ? Et de passer en revue toutes ses relations afin de me trouver un époux, le plus vieux et le plus riche possible. Je n'ai pas d'enfants : il faudrait que je pense à mettre mes affaires en ordre, penser à la famille et quand elle dit la famille... J'ai parfois l'impression qu'elle voudrait que je casse ma pipe.

REMY (*sur un ton badin*) : A trente ans ce serait prématuré. Ne te tortures pas ainsi, je suis là.

LUCIE : Justement. Elle m'attaquera aussi sur notre relation. Je l'entends d'ici : « Comment une critique de mode comme vous, promis au plus au plus bel avenir, ayant pignon sur rue, se compromettre avec un paysagiste campagnard, un plouc, quelle déchéance. »

REMY : Vas-y dis que tu as honte de moi.

LUCIE : Ce n'est pas moi qui le dis. C'est elle qui me le crachera à la figure.

REMY : Ma pauvre chérie, te rends-tu compte qu'elle tente de te mener au son de sa flute toi aussi.

LUCIE : Mais non !

REMY : Mais si. Et comme elle doit connaître ton profond attachement pour ton frère, elle profite de la situation.

LUCIE : Que dois-je faire ?

REMY : Tu ne tiens pas à ce que je la rencontre, soit. Ce soir tu laisseras la porte-fenêtre ouverte, je me glisserai en catimini dans ta chambre et je repartirai avant le lever du soleil. Tout de suite je t'emmène déjeuner dans ma petite auberge, lorsque nous rentrerons je te laisserai sagement à ta porte et je disparaîtrai pour ressurgir près de toi à la nuit tombée.

LUCIE : Tu es un amour. Léa sera seule pour manger le léger repas de Marie.

REMY : Vas te poudrer le nez et avertis Léa, elle comprendra, allez file, je t'attends. Hé ! Pas plus de cinq minutes, nous n'avons pas de temps à perdre. *(Il l'embrasse et elle sort le laissant seul.)* Se faire empoisonner la vie par une enquiquineuse. *(Il s'assied, se sert un verre et réfléchit.)* Mais oui, ce ne serait pas une si mauvaise idée que ça après tout. Je vais la remettre dans le droit chemin la belle-sœur. Elle va être très satisfaite de son séjour, je sens que je vais bien m'amuser.

LUCIE *(reviens)* : Je ne t'ai pas trop fait attendre ?

REMY *(la prenant par la main)* : Pas du tout. Tu es ravissante.

ACTE 2

MARIE : C'est-t-y pas dieu possible d'être obligée de revenir au boulot cet après-midi, et tout ça pour accueillir des invités qui ne sont pas les bienvenus. Lucie me la demander si gentiment que je ne pouvais point refuser. Je vais ranger un peu tout ça, s'agit pas de faire mauvaise impression. (*Coup de sonnette, Marie jette un œil par la fenêtre.*) Hé bien ! Sont pas en retard les convives. Voilà, voilà, j'arrive, doucement, mais j'arrive, comme qui dirait que je ne suis pas pressée de les voir s'installer, surtout la baronne. (*Elle va ouvrir.*)

(*Ludivine, Eric et Charlie entrent. Eric et Charlie surchargés de bagages. Ludivine juste avec son sac à main.*)

MARIE : Bon sang de bonsoir. C'est-t-y que vous comptez vous installer pour un mois ? Si c'est le cas faut le dire tout de suite parce que moi je démissionne.

LUDIVINE (*sourde à la remarque de Marie*) : Veuillez nous débarrasser de nos bagages, ma fille.

MARIE : Ma fille, elle est bonne celle-là, je ne suis pas l'esclave de madame. (*A Eric et à Charlie.*) Posez donc tout ce fatras par terre, je verrai bien tout à l'heure. (*Eric et Charlie s'exécutent.*) Bien le bonjour monsieur Eric.

ERIC : Bonjour Marie, vous n'avez pas changé toujours bon pied bon œil.

MARIE : Monsieur Eric, je suis flattée mais je ne peux malheureusement pas vous retourner le compliment, vous avez une mine de chien battu, vous êtes gris à faire peur.

CHARLIE : Bonjour Marie, on se fait la bise.

LUDIVINE : Je t'en prie Marie-Charlotte pas de familiarité avec les domestiques.

MARIE : Bien sur Charlie, la bonniche accepte avec joie le baiser que vous voudrez bien lui offrir. (*Elles s'embrassent joyeusement.*) La dernière fois que je vous ai vue, vous étiez une gamine boutonneuse, vous vous êtes transformée en un joli brin de fille Charlie.

LUDIVINE : Je vous prierais de bien vouloir rester à votre place. Pour votre information, ma fille se prénomme Marie-Charlotte. Je ne veux pas qu'à tout propos vous l'appeliez Charlie, c'est d'un vulgaire.

MARIE : Que madame la baronne veuille bien excuser mon impertinence...

LUDIVINE : Voilà qui est mieux...

MARIE : Ce que madame veut ne sera sûrement pas ce que Marie fait, et toc...

LUDIVINE : Si vous étiez mon employée je vous congédierai sur le champ.

ERIC : Je t'en prie chérie, calmes toi, voyons tout cela n'est pas très grave.

LUDIVINE : Cette... cette... paysanne m'insulte et tu trouves que ce n'est pas grave, décidément, mon pauvre ami tu n'auras jamais l'autorité nécessaire pour te faire respecter.

CHARLIE : Maman, nous sommes ici soi-disant pour changer d'air, alors avec tout le respect que je te dois, mets-la un peu en sourdine, évites de faire des scènes à papa pour un oui, pour un non.

LUDIVINE : Marie- Charlotte, quelles sont ces manières, je suis ta mère et j'exige immédiatement des excuses.

CHARLIE : Que nenni.

MARIE : Et bien dit donc ma bonne vieille LULU, (*Hilare et lui donnant une vigoureuse tape dans le dos.*) voilà que ta fille se rebiffe, pas aussi docile que le papa.

LUDIVINE : Je rêve, de quel droit vous permettez vous de m'appeler LULU, nous n'avons pas gardé les porcs ensemble.

MARIE : Si justement ! Tu ne faisais pas autant de chichis lorsque tu t'accrochais à mes basques lorsque j'étais une jeune fille et toi une gamine à qui il fallait moucher le nez. Je n'ai jamais su pourquoi, mais tu étais fichtrement contente de venir garder les COCHONS avec moi.

LUDIVINE (*mal à l'aise et furieuse*) : Vous avez une imagination débordante. (*A Charlie.*) N'écoutes pas cette radoteuse, elle veut me discréditer à tes yeux.

CHARLIE : J'aie grande envie, au contraire, de connaître la suite.

MARIE : Ce n'est pas la peine de te donner des grands airs de baronne outragée, tu n'es comme moi qu'une fille de la campagne qui a mis le grappin sur un brave garçon un peu argenté.

(Pendant la discussion, Eric est resté prostré dans un fauteuil ou le canapé.)

ERIC : Loin de moi l'idée de vous contrarier en vous interrompant, mais j'ai roulé pendant cinq heures non-stop, je suis crevé, et tout ce dont j'ai besoin c'est d'un peu de calme et de repos, alors, Marie si vous vouliez bien avoir l'extrême amabilité de nous indiquer nos chambres, je vous en serai éternellement reconnaissant.

MARIE : Mais bien sûr, monsieur Eric, je vous ai préparé à vous et à votre épouse la chambre de derrière. Quand à toi, Charlie, tu auras une des chambres de devant, en ouvrant les volets tu respireras le doux parfum des premières roses.

LUDIVINE : Comment ? Deux chambres seulement ?

MARIE : Ne me dites pas que vous avez invité du monde, se serait culotté !

LUDIVINE : Je veux une chambre pour moi seule, la maison est assez spacieuse il me semble.

MARIE : Quoi ? Vous faites chambre à part ! A Paris aussi ?

ERIC : A Paris aussi ma bonne Marie, malheureusement. D'après ma femme ceci est monnaie courante dans le grand monde. Personnellement j'en doute.

MARIE : Mon pauvre monsieur Eric, elles doivent être longues les soirées d'hiver. Expliquez-moi comment vous fonctionnez. Vous vous donnez rendez-vous une fois dans la chambre de l'un, une fois dans la chambre de l'autre, ou si chacun de vous fait la moitié du chemin pour se retrouver au milieu du couloir pour copuler comme des bêtes. Je ne conçois pas de passer la nuit sans mon Gustave à mes côtés, et je ne parle pas de la bagatelle, non, mais je suis rassurée de le sentir tout près de moi et...

LUDIVINE : Ca suffit ! Quel langage ! Vos remarques, fort déplacées, ne sont pas à tenir devant une adolescente et ma vie privée ne regarde que moi.

MARIE : Et vous vous fichez comme de votre première chemise de celle de votre mari. Quand à votre fille, à mon avis, elle doit très bien savoir comment fonctionne un homme et une femme. N'est-ce pas Charlie ?

LUDIVINE : Cessez de l'appeler Charlie ! (*A Charlie.*) Quant à toi je te défends de lui répondre.

MARIE (*insistant*) : N'est-ce pas Charlie ?

CHARLIE : Bien sûr Marie je n'ignore rien sur le procédé. Avec maman pas question d'aborder le sujet. Aussi loin que je me souvienne elle a toujours éludé les questions que je lui posais, elle a même fermé les yeux sur les cours d'éducation sexuelle que l'on nous prodiguait à l'école.

MARIE : J'en tombe des nues. Dis-moi ma bonne LULU, avant que tu ne te décides à mettre la main sur monsieur Eric, tu n'étais guère farouche.

LUDIVINE : Ho ! Ho ! Vous dépassez les bornes.

CHARLIE : Alors moi, ce que je m'amuse, alors comme ça maman...

LUDIVINE : Toi ? Si tu continues tu vas recevoir ma main avec les cinq doigts sur la figure. (*Elle lève la main sur Charlie en signe d'avertissement.*)

MARIE : Ha ça (*Elle mime le geste de Ludivine.*) oui ça, ce n'est pas bien, surtout pas digne d'une dame qui se veut de la haute.

LUDIVINE : Suffit ! Montrez-nous nos chambres et surtout disparaissent de ma vue.

MARIE : Faut savoir, je disparais où je vous montre vos chambres.

ERIC : Je suis las, mais las. Marie, je vous en prie, je vous en supplie même, menez-nous à nos chambres et qu'on en finisse.

MARIE : Votre chambre n'est pas...

ERIC : Vous connaissant le lit sera fait en un tour de main et c'est tout ce que je désire. M'allonger enfin et faire une petite sieste, je suis vanné.

MARIE (*riant*) : Comme moi ce matin, mais pas pour les mêmes raisons. Allez que chacun prenne ses bagages et me suive. (*Eric et Charlie obéissent à Marie, prennent leurs bagages et laissent ceux de Ludivine, celle-ci fait mine de sortir hautaine et les mains vides.*)

MARIE : Dis donc la baronne faudrait voir à collaborer, nous ne sommes pas tes larbins.

LUDIVINE : Ho ! Je m'y refuse.

MARIE – C'est ce qu'on va voir. (*Elle lui colle ses bagages dans les bras ; Ludivine laisse tomber son sac à main.*) Et que ça saute ma cocotte !

LUDIVINE : Ho ! Ho !

(Ils sortent Charlie riant aux éclats)

MARIE (*atteignant la porte se retourne*) : Je vais te lui rabaisser son caquet à la Lulu moi, je vous le garantis.

(Un temps. Entrée de Lucie, tout en se débarrassant de son sac et autre effets)

LUCIE : L'humour et la tendresse de Rémy me remplisse d'allégresse. Cette petite auberge chaleureuse, douce, romantique, une vraie bonbonnière. Le rendez-vous idéal pour les amoureux. (*Elle s'assied dans le canapé ou fauteuil et se laisse aller à un moment de rêverie dont elle sort en sursaut.*) Ha ! Mon dieu ! Sont-ils ou ne sont-ils pas arrivés ? (*Aperçois le sac à main de Ludivine.*) Ils sont malheureusement là. (*Elle se laisse aller dans le fauteuil, désespérée.*)

(Entrée de Léa)

LEA : Alors ce dîner en tête à tête ?

LUCIE (*répondant comme une automate*) : Bien, et toi qu'as-tu fait ?

LEA : Je suis allée faire un tour au village, histoire de renouer avec les autochtones.

LUCIE : Tu n'as pas vu de nouveaux visages.

LEA (*répondant un peu trop rapidement*) : Non, non. (*Et enchaînant rapidement.*) Regarde-moi. Tu parles comme un zombie. Tes retrouvailles avec Rémy se seraient-elles mal passées ?

LUCIE : Pas du tout. Regardes ! (*Elle lui montre le sac.*)

LEA : C'est un sac, et alors.

LUCIE : C'est le sac de ma vipère de belle-sœur.

LEA : La voilà la raison de ton air hagard. Je ne comprends pas, que toi, une fille si énergique, si volontaire et même, parfois, autoritaire dans son travail, soit aussi désespérée à la perspective de se retrouver nez à nez avec la femme de son frère.

LUCIE : J'arrive à surmonter l'aversion que j'ai pour elle parce que j'ai une profonde affection pour mon frère. Cela me demande un tel effort que je me vide de toute mon énergie. J'en ai des frissons rien qu'à la pensée de me trouver en face d'elle.

LEA : Tu ne vas pas déprimer à cause de cette enquiquineuse... Hé ! Je crois que j'ai la solution.

LUCIE : Je souhaite que ce soit la bonne.

LEA : Evite-la. Fais en sorte de ne jamais te trouver en sa compagnie.

LUCIE : Facile à dire.

LEA : A faire aussi, la maison est assez grande pour que tu puisses jouer au chat et à la souris avec elle.

LUCIE : Je vais suivre ton conseil. Encore faudrait-il savoir où elle se trouve.

LEA : Pas de problème, je vais aller recueillir des renseignements auprès de Marie, rien de ce qui se passe dans cette maison ne lui échappe. Je ferai même mieux, je vais lui dire de venir te voir. Elle se fera un plaisir de tuyauter.

LUCIE : Je vais l'attendre avec impatience.

(Léa sort. Lucie attend en faisant les cent pas. Quelques secondes d'attente, et Marie arrive toute excitée.)

MARIE : Alors comme, ça vous avez besoin de mes services pour éviter la baronne.

LUCIE : Oui.

MARIE : Vous agissez comme vous voulez, mais ce serait moi la proprio de la maison, je te lui collerai une main au cou, je la fichera dehors avec un bon coup de pied dans l'arrière train, et Hop du vent.

LUCIE : Je ne suis pas vous, je ne peux agir ainsi eu égard à mon frère et à ma nièce.

MARIE : Pour l'instant, madame votre belle-sœur est allongée sur son lit. A mon avis, elle y est pour un petit moment, elle attend que son masque de repos face effet. Je ne vous dis pas l'emplâtre qu'elle s'est collée sur la figure : une espèce de boue vert de gris. Pouah dégoûtant.

LUCIE : Avec elle je me méfie, elle est tellement retors qu'elle peut très bien rappliquer dans deux minutes, je préfère me mettre à l'abri.

MARIE : Vous avez laissé la porte-fenêtre de votre chambre ouverte ? *(Lucie fait un signe d'acquiescement.)* Allez vous réfugier dans votre chambre. Son sens de l'étiquette l'empêchera d'aller vous y importuner. Je vous tiendrai au courant de ses faits et gestes. Avant que vous ne vous sauviez, il faut que je vous dise quelque chose. Ne pensez surtout pas que je veuille me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais j'ai vu Léa avec un drôle de type tout à l'heure au village.

LUCIE : Un drôle de type, vous m'étonnez, Léa m'a justement dit qu'il n'y avait rien de nouveau.

MARIE : Pourtant elle était pendue au bras d'un godelureau à l'allure efféminée, vêtu de façon extravagante et la tignasse teinte. Sa présence n'a pas du passer inaperçu. Mais si elle vous a dit qu'elle n'a pas fait de rencontre.

LUCIE : Léa me donnera très certainement une explication, ce n'est guère important, j'ai d'autres soucis. *(Elle sort.)*

MARIE : Léa doit avoir un bon ami qu'elle n'ose pas présenter à Lucie. Les commérages peuvent attendre, le ménage, lui, n'attend pas. *(Elle sort à son tour.)*

(Quelques secondes d'attente, puis Rémy entre, déguisé en plombier, avec en bandoulière une caisse à outils.)

REMY : Il s'agit maintenant de bien tenir mon rôle, et me laisser guider par mon intuition et surtout par mon improvisation. Pas de problème, j'ai assez d'imagination. *(Il se dirige droit vers un meuble, en sort un verre, une bouteille d'alcool, se dirige vers le canapé, s'installe et se sert à boire .Il commence se siroter sa boisson quand entre Ludivine survoltée.)*

LUDIVINE : Insensé, c'est insensé ! Impossible d'utiliser les toilettes, elles sont fermées à double tour et personne ne se trouve à l'intérieur. Ha, c'est beau la campagne ! *(A ce moment elle se rend compte de la présence du plombier.)* Qui êtes-vous et que faites vous ici ? Avachi dans ce canapé comme si vous étiez chez vous. Qui vous a permis de boire un verre ? C'est d'une impolitesse incommensurable. Faites comme chez vous, pourquoi ne pas mettre les pieds sur la table pendant que vous y êtes.

REMY : Vous avez raison, je n'y avais pas pensé. *(Il pose les pieds sur la table.)* Dites vous n'auriez pas un petit cigare par-dessus le marché.

LUDIVINE *(outrée, se jette sur lui et enlève brutalement les pieds)* : En voilà des manières de soudard. Qui êtes-vous à la fin pour oser vous installer ici en terrain conquis ?

REMY : J'suis le plombier. Lucie m'a demandé de passer car il y a une fuite dans les w-c. Chaque fois que je viens, j'ai pris l'habitude de boire un petit verre, même quand Lucie est absente.

LUDIVINE : Au lieu de vous prélasser vous feriez mieux de faire votre travail et allez au plus vite réparer cette fuite. J'ai impérativement besoin d'aller aux toilettes.

REMY : Y a pas le feu ! C'est moi qui ai condamné les w-c. Je n'ai pas la pièce nécessaire à la réparation. Il vous faudra attendre ma petite dame.

LUDIVINE : Je ne peux plus attendre.

REMY : Vous n'avez qu'à faire comme tout le monde. A la campagne on ne s'embarrasse pas de principe, on va se soulager au fond du jardin.

LUDIVINE : Au fond du jardin ! Monsieur ce genre de procédé ne convient pas à mon rang. Je ne m'abaisserai pas...

REMY : Si, justement, il faudra vous baisser, sauf si vous vous sentez capable d'arroser le mur.

LUDIVINE : Comment, mais comment osez-vous me parler ainsi.

REMY : Ce que j'en dis, c'est pour votre bien. Si vous préférez que votre vessie éclate, libre à vous.

LUDIVINE : Je n'ai pas le choix, je m'y résoudrai donc.

REMY : A la bonne heure. Je vous conseille un petit coin tranquille derrière le garage, à l'abri des regards indiscrets. *(Sortie de Ludivine.)* Je l'ai eu du premier coup, cela n'aurait pas été si facile si quelqu'un d'autre avait voulu utiliser les toilettes. Il faut que j'aille immédiatement débloquer la porte et vite. *(Sortie.)*

(Entrée de Charlie)

CHARLIE : Maman n'est pas à la noce avec Marie, elle a le chic pour remettre les gens à leur place, j'adore cette bonne femme. Je sens que ce week-end va être plein de rebondissements. Contrairement à ma casse pied de mère, j'adore la campagne. Je me demande d'ailleurs pourquoi elle a insisté pour venir chez tantine, cela me paraît des plus bizarre.

(Entrée de Lucie)

LUCIE : Bonjour ma chérie, tu es splendide.

CHARLIE : Bonjour tantine, je pensais justement à toi.

LUCIE : Cela me fait terriblement plaisir de te revoir.

CHARLIE : Moi aussi, bien que je soupçonne que tu ne sois pas ravie de voir ma chère mère se taper l'incruste. Elle et toi ce n'est pas vraiment le grand amour et je te comprends. Elle m'agace aussi. Avec elle il n'y a que le standing qui compte.

LUCIE : Parlons plutôt de toi veux-tu. Laisse-moi te regarder. *(Elle examine Charlie de haut en bas, la fait tourner sur elle-même.)* Oui, oui, oui.

CHARLIE : Qui y'a-t-il ?

LUCIE : Est-ce toi qui a ces goûts vestimentaires ?

CHARLIE – Non, c'est maman qui me passe ses fringues quand celles-ci ne lui plaisent plus.

LUCIE : Quelle générosité !

CHARLIE : De la générosité ! Tu rigoles. Elle dépense tellement de blé chez les grands couturiers qu'elle économise sur mes sapes, tout en essayant de me faire gober que j'ai une chance folle que nous soyons à peu près de la même taille.

LUCIE : Aimerais-tu pour une fois être habillée comme une fille de ton âge ?

CHARLIE : Ce serait le top.

LUCIE : Bien, tu demanderas à Léa de te prêter quelques effets, elle a dans sa garde-robe une foule de tenues qui t'iront à ravir.

CHARLIE : Ouai ! C'est super, merci tantine. *(Entrée de Rémy, toujours en plombier et stupéfaction de Lucie.)*

LUCIE : Mais que, que...

REMY *(ne la laissant pas parler)* Bonjour mademoiselle Lucie, excusez-moi si je vous surprends mais vous m'aviez demandé de passer, rapport au w-c.

LUCIE : Haaa... Les w-c.

REMY : La petite fuite, je suis venu tout de suite. Vous avez de la chance d'avoir à faire à moi, car mes collègues vous auraient fait attendre au moins quinze jours.

LUCIE : M...

REMY : Inutile de me remercier. C'était un plaisir, puis ces petits boulots ça permet de se faire une gratte au black, ni vu, ni connu. Pour la somme que ça fait, on a un peu de liquide dans la poche, vous me comprenez.

LUCIE (*Hoche la tête, le regard hagard*)

REMY : Ca vous fera dix euros, et si vous pouviez me les donner tout de suite.

LUCIE (*Reste planter comme une statue*)

CHARLIE : Héó ! Tantine ! Emerges, le plombier attend son pognon. Hé TANTINE !

LUCIE (*La voix lointaine*) : Dix euros, dix, je vais les chercher. (*Elle sort comme une somnambule.*)

CHARLIE : Vous faites de l'effet aux femmes, vous. Un zombie, Lucie ; la surprise sans doute.

REMY : J'espère qu'elle s'en remettra. (*Il finit son verre.*)

(Léa entre et ne voit pas immédiatement Rémy)

LEA : Dis-moi Charlie tu n'aurais pas vu Lucie à tout hasard, je n'arrive pas à lui mettre la main dessus, un vrai courant d'air.

CHARLIE : Elle sort d'ici et sera de retour dans deux minutes. En te le demandant gentiment, est-ce que tu accepterais de me prêter des fringues ? C'est Lucie qui me l'a conseillé car je ne ressemble à rien avec les nippes de ma mère.

LEA : Ce sera avec plaisir. Tu auras le choix. (*Elle se retourne et voit Rémy.*) Mais que...qui...

REMY : J'suis le plombier.

CHARLIE : C'est fou quand même, tu as la même réaction que tantine. Je ne lui trouve rien de spécial à ce type, il est ordinaire, sympathique, mais ordinaire. (*Pendant que Charlie parle à Léa, Rémy lui fait des signes, clin d'œil pour essayer de lui faire comprendre sa présence.*)

LEA : Ha ! Oui c'est vrai, les lavabos bouchés... (*Rémy fait non de la tête et des mains.*) Non, l'évier (*De nouveau, mimiques de Rémy.*), la baignoire, (*Rémy mime les w-c.*) Les W-C.

CHARLIE : Cela se voit que tu n'es pas la maitresse de maison, ru n'es pas très au courant des...

LEA (*voulant éviter des explications*) : Viens jeune fille, allons faire des essayages.

CHARLIE (*enthousiaste*) : OUI !

(Sortie de Léa et de Charlie)

REMY : Ouf, et Lucie qui ne reviens pas, j'aimerais pouvoir lui donner des explications avant qu'elle ne fasse une syncope.

(Entrée d'Eric, le teint de plus en plus blafard, le cheveu en bataille)

REMY : Et bien mon pauvre vieux, ça n'a pas l'air d'aller fort.

ERIC : Non, vous ne savez pas où je pourrai trouver de l'aspirine.

REMY : Non, mais je peux vous servir un petit remontant, c'est aussi efficace.

ERIC : J'en doute. Dans mon état, l'alcool ne serait pas une bonne thérapie, je finirai de descendre la pente au lieu de la remonter. Entre autres choses, ma femme m'interdit ce genre de boissons.

REMY : Et vous lui obéissez, sans discuter, comme un bon mari. Vous n'avez jamais pensé à vous rebeller.

ERIC : J'ai essayé, en vain.

REMY : Je parie que vous employez la manière douce, dans le genre « ma chérie, ne pouvez-vous pas me laisser un peu de liberté, soyez compréhensive. »

ERIC : Comment le savez-vous ?

REMY : Il n'y a qu'à vous regarder. Un bon conseil, avec les femmes soyez ferme, exigeant, brutal si nécessaire.

ERIC : Brutal, comme vous y allez. Vous agissez ainsi avec la votre.

REMY : Jamais !

ERIC : Pourquoi me dites-vous alors d'agir ainsi ?

REMY : Votre moitié doit être une emmerdeuse, et la mienne pas du tout, voilà pourquoi.

(Retour de Lucie avec son billet de dix euros à la main)

REMY : Merci mademoiselle. Je vous expliquerai lorsque nous serons seuls.

ERIC : Tu partages des secrets avec monsieur. Au fait qui êtes-vous ?

LUCIE : C'est...

REMY : Le plombier. Je suis le plombier.

ERIC : Je croyais que vous étiez un habitué.

LUCIE : Oui...

REMY : Non, mais je suis toujours le bienvenu dans cette maison.

(Voix off de MARIE) : 22, sa seigneurie approche du pont-levis, se replier de toute urgence.

ERIC : Qu'arrive-t-il à Marie ? Elle se croit au moyen-âge.

LUCIE (affolée) : C'est un code que nous utilisons entre nous, un jeu si tu préfères. Je vous laisse, nous discuterons plus tard Eric.

ERIC : Vous ne trouvez pas ma sœur bizarre. Depuis notre arrivée je n'ai échangé avec elle qu'un bonjour rapide. Elle n'a même pas rencontré Ludivine.

REMY : Qui ça ?

(Entrée fracassante de Ludivine, qui se tortille sans arrêt)

ERIC (*a Rémy*) : Ludivine, mon épouse. Chérie, je te présente le...

LUDIVINE : Nous avons fait connaissance, il y a quelques minutes. Comment se fait-il que vous soyez encore en ces lieux ?

REMY (*mentant effrontément*) : J'allais sortir quand votre mari est entré, nous avons fait un brin de causette.

LUDIVINE (*ignorant Rémy et s'adressant à Eric*) : Mon ami, je vous prierai de bien vouloir ne pas vous compromettre avec la classe inférieure. Votre situation et mes relations vous obligent à vous maintenir dans votre rang et...

REMY : Mais elle me pompe le mou avec son rang cette greluce. Dites vous en avez fait quoi de votre rang il n'y a pas cinq minutes, dites voir un peu.

LUDIVINE : Eric, demande immédiatement réparation pour les insultes dont ce monsieur vient de me gratifier.

ERIC : Excuses-moi ma chérie, mais nous ne sommes plus au temps de la chevalerie et je me vois mal défier monsieur en duel. D'autre part, je pense que tu es de taille à te défendre.

REMY : Voilà qui est parlé. (*A Ludivine.*) Répondez-moi, il vous a servi à quoi votre rang ?

(Entrée de Marie qui, en voyant Eric déguiser s'esclaffe de bon cœur en le montrant du doigt. Rémy fait de nombreux gestes pour tenter de la faire taire.)

MARIE : Pourquoi vous faites le singe.

LUDIVINE : Vous connaissez bien ce monsieur.

MARIE : Un peu, oui, c'est le...

REMY (*la coupant*) : Le plombier. (*Et fait chut ! à Marie qui comprend enfin.*)

MARIE : Oui, il est venu réparer...

REMY : La fuite des w-c.

MARIE : C'est tout à fait ça.

ERIC : Je les ai utilisés et je n'ai rien remarqué.

REMY : Tout est rentré dans l'ordre, j'ai agit vite vous pensez bien.

LUDIVINE : Les w-c étaient utilisables ! Et moi, moi je suis allée me soulager au fond du jardin, comme une roturière...

MARIE : Hé ! Lulu pourquoi tu te trémousses du derrière sans arrêt, ru as chopé la danse de Saint Guy.

LUDIVINE : Non ce sont les orties.

REMY (*riant aux éclats*) : Pauvre baronne, j'avais oublié de vous dire qu'il fallait prendre garde. Votre rang en a pris un coup. (*Eric se joint aux rires malgré le regard meurtrier de sa femme.*)

MARIE : Pauvre Lulu qui a le derrière en feu.

LUDIVINE : Vous trouvez ça hilarant. Moi qui suis toujours à la frontière de l'allergie.

REMY (*en aparté*) : Allergies, tiens, tiens.

ERIC (*moqueur*) : C'est connu, tu es toujours à la frontière comme toute bonne malade imaginaire qui se respecte.

LUDIVINE : Ne pourrais-tu pas avoir un peu de compassion. Que faut-il faire pour éteindre cet incendie ?

MARIE : Aux grands maux, les grands remèdes.

LUDIVINE : Vite soulagez-moi.

MARIE : Il n'y a qu'une solution : Te tremper le cul dans l'eau froide.

(Ludivine se dirige vers la porte pour sortir)

MARIE (*hurlant*) : Chaud devant, tous aux abris, sa majesté va se rafraichir !

LUDIVINE : Cessez de hurler ainsi.

MARIE : Allez ouste déguerpis ! Le temps presse. Monsieur Eric vous devriez accompagner madame.

ERIC (*hilare*) : Vous avez raison. Imaginez qu'elle ouvre le robinet d'eau chaude. (*Il sort à son tour.*)

MARIE : Dites, monsieur Rémy, quand vous voulez faire des blagues à Lucette, prévenez-moi, je participerai volontiers.

REMY : Lucette !

MARIE : C'est vrai que vous ne pouvez pas savoir. La Ludivine, son nom de baptême est Lucette. Oui monsieur, Lucette LEUTON.

REMY : Lucette Le Thon, comme le poisson.

MARIE : Non Leuton, L-E-U-T-O-N.

REMY : Pourquoi se fait-elle appeler Ludivine ?

MARIE : Pour la classe, pour elle Lucette ça devait faire trop « pèquenot ».

REMY : vous me donnerez ultérieurement d'autres informations. Je me sauve. *(Il se dirige vers la sortie, puis se retourne.)* Vous seriez prête à devenir ma complice.

MARIE : Toujours prête, si c'est pour river le clou à cette pimbêche.

REMY : A tout à l'heure. Soyez sympa, mettez Lucie au parfum. *(Il sort.)*

MARIE : Quel farceur tout de même. Ce que j'aimerais que nous la mettions au pli la Lulu. Allons voir Lucie. *(Elle sort.)*

(Entrée de Léa et Charlie qui a totalement changé de look, pantalon taille basse, tee-shirt court, une mèche de cheveu teinte.)

CHARLIE : Je me sens revivre. Si les copines me voyaient, elles ne me traiteraient plus de snobinarde à quatre sous.

LEA : Je ne pensais pas qu'un pantalon et un tee-shirt puissent te rendre aussi euphorique.

CHARLIE : Il y a de quoi. Ce n'est pas le top de se mettre sur le dos les restes de sa mère. Figures-toi que même les garçons n'osent pas m'approcher. Les seuls qui font des tentatives se sont les rares fils à papa boutonneux que maman me présentent et ceux-ci, tu peux me croire, je refroidis illico leurs ardeurs.

LEA : Leurs ardeurs ?

CHARLIE : Contrairement à ce que croit ma chère mère, certains, je dis bien certains de ces jeunes hommes, ayant soi-disant reçu une bonne éducation, n'hésitent pas à me tenir des propos pour le moins déplacés. Tout juste s'ils ne me traitent pas en courtisane.

LEA : Ludivine est au courant.

CHARLIE : Crois-tu qu'elle donnerait foi en mes paroles. Elle me prendrait pour une affabulatrice et ces petits dandys ne se sont sûrement pas vantés des bonnes paires de baffes qu'ils ont reçues.

(Léa ne peut s'empêcher de rire et Lucie entre)

LUCIE : L'ambiance est au beau fixe.

LEA : Charlie me raconte ses légères mésaventures. D'après son récit je peux t'affirmer que les mecs n'ont qu'à bien se tenir. Que penses-tu de son nouveau style.

LUCIE : Parfait, ne t'avais-je pas dit que tu trouverais ton bonheur ?

CHARLIE : J'ai hésité et j'ai suivi les conseils avisés de Léa. Sa garde-robe est superbe, il y a quelques trucs que je ne porterais jamais, entre autres quelques effets pour le moins futuristes, le genre « guerre des étoiles », non plutôt le magicien d'Oz, tu sais le bidon d'huile, *(Devant la mine ébahie de Lucie.)*, mais si tu sais bien...

LEA (gênée) : Laissons Lucie tranquille. Elle a l'air harassé.

LUCIE : Non surprise, expliques-moi Léa.

LEA : Il n'y a rien à expliquer. *(Prenant Charlie par la main.)* Sortons ma chérie.

CHARLIE : Mais...

LEA : Sortons ! *(Elles sortent, Léa tirant Charlie par la main.)*

LUCIE *(criant)* : Léa ! D'abord Marie qui me parle d'un godelureau, ensuite Charlie qui découvre des vêtements extraordinaires. Léa me fait des cachotteries que je n'apprécie guère. Et puis zut ! J'éluciderai le mystère plus tard. *(Elle se dirige vers le placard, se sert un jus de fruit et se laisse tomber dans le fauteuil ou canapé.)* Heureusement que cette bonne Marie m'a informé de la mise en scène montée par Rémy afin de rencontrer ma chère « belle-sœur ». Ce cher Rémy espère par ses manigances la faire chuter du piédestal sur lequel elle s'est perchée. Le procédé est un peu cavalier, mais dieu que j'aimerais qu'il réussisse.

(Voix off de Marie)

MARIE : Alerte rouge ! La place forte va être assiégée en force. Alerte ! Alerte !

LUCIE : Ce n'est pas vrai, elle finira par m'avoir, quelle porte va-t-elle prendre ? *(Elle part en courant vers l'une des portes, entend des pas, se dirige vers l'autre, même manège.)* Je ne vois qu'une solution. *(Elle enjambe la fenêtre et saute dans le jardin.)* Aille !

LUDIVINE *(pénètre dans la pièce comme une furie)* : Lucie ! Où est-elle ? Elle était là portant j'en suis sûre, où se cache-t-elle. *(Elle fouille à droite et à gauche, espérant découvrir Lucie dissimulée quelque part, en vain.)* Ce n'est pas possible, je suis certaine qu'elle met tout en œuvre pour m'éviter. Si elle croit pouvoir y arriver, elle se trompe ! Le jardin, elle doit être dans le jardin. *(Elle fonce dans le jardin.)*

(Lucie pointe son nez à la fenêtre, voit que la place est vide, saute et atterrit dans la pièce en claudicant.)

LUCIE : Folle, elle va me rendre folle. Pour couronner le tout je me suis blessée à la cheville. *(Des pas se font de nouveau entendre.)* Non ! *(Elle reprend la direction de la fenêtre, commence de sauter et à ce moment entre Marie qui trouve Lucie à cheval sur la fenêtre.)* Et zut ! Bonjour Ludivine.

MARIE : Qu'est-ce-que vous fabriquez. Vous voulez vous reconvertir dans l'acrobatie.

LUCIE : C'est vous Marie, aidez moi à descendre, voulez-vous, je me suis accrochée à une pointe qui dépasse. *(Marie lui donne un coup de main.)* J'essayais d'échapper à sa seigneurie.

MARIE : En sautant par la fenêtre.

LUCIE : Oui, et c'était le deuxième essai.

MARIE : Vous avez transformé le premier.

LUCIE : Oui, avec succès et une légère blessure. *(Elle tend sa cheville à Marie qui la lui masse.)*

LUCIE : Ouille ! Doucement.

MARIE : Vous devez avoir une bonne foulure, un bon bandage suffira.

(Voix off de Ludivine LUCIE ! LUCIE !)

LUCIE : La voilà de retour, j'en ai ras le bol, je suis épuisée à force de courir dans toute la maison afin de l'éviter.

MARIE : Surtout que maintenant, vous ne pouvez plus trotter avec votre patte folle. Vous soulez toujours l'éviter.

LUCIE : Si je peux, oui !

MARIE : Planquez-vous derrière le fauteuil et ne bougez pas une oreille. Je m'en occupe.

(Entrée de Ludivine, encore plus furieuse, et voyant Marie)

LUDIVINE : Vous êtes là vous ! Je cherche Lucie et je suppose que vous ne pouvez pas me dire où je peux la trouver.

MARIE : Si je peux te dire où la trouver LULU.

LUDIVINE : Cessez de m'appeler lulu et de me tutoyer gros comme le bras. C'est d'un commun, même mes meilleures amies me font l'honneur de me vouvoyez.

MARIE : Tu parles d'un honneur, pour moi, les gens qui vouvoient ne sont que des relations et non des amies...

LUDIVINE : Je ne vous demande pas de me faire part de vos commentaires mais de me dire où se trouve ma belle-sœur.

MARIE : Elle est avec son amant.

LUDIVINE : Quoi ? Ai-je bien entendu. *(Rire de derrière le fauteuil.)* Cela vous amuse.

MARIE : No...Oui follement.

LUDIVINE : Insensé, c'est insensé. Je fais à Lucie l'honneur de lui rendre visite, et elle, elle se rend chez son amant.

MARIE : Que veux-tu, le cœur à ses raisons que la raison ignore.

LUDIVINE : Citez des proverbes est à la portée du premier venu mais en connaître la signification n'est certainement pas à la portée d'une illettrée telle que vous.

MARIE : Alors là, lulu, tu dépasse les bornes. C'est un fait que je ne suis pas, comme toi, allée jusqu'au bac, qu'entre parenthèses tu n'as pas eu malgré quatre tentatives.

LUDIVINE (scandalisée) - Ho ! Ho !

MARIE : Pas la peine d'être outragée, tu ne l'as pas eu, ce qui veut dire entre autre, que tu n'as pas une intelligence supérieure. Je disais donc : bien que n'ayant pas usé mes culottes sur les bancs de l'école, j'ai néanmoins parfait mon instruction et mon éducation par mes propres moyens. Je suis une autodidacte. Parfaitement, je n'éprouve ni le désir d'étaler sans arrêt mes connaissances, ni le plaisir d'humilier les autres lorsque ceux-ci commettent des erreurs. Car les erreurs sont du domaine de

l'humain. D'autre part j'éprouve une immense joie à rester naturelle. Avoues qu'il est plus drôle d'avoir à son service une bonne rigolote, plutôt qu'une servante guindée, rigide et ayant du style.

LUDIVINE : Dans notre monde le style et la prestance sont de rigueur.

MARIE : Dis dans TON MONDE. Figures-toi que j'en connais un certain nombre d'aristocrate et aucun, tu m'entends bien aucun n'est aussi méprisant que toi, dans l'ensemble, ils sont tous très sympathique.

LUDIVINE : Vous confondez l'aristocratie rurale et l'aristocratie parisienne.

MARIE : Indécrottable, elle est indécrottable.

LUDIVINE : Pour en revenir à ce qui me préoccupe, c'était une plaisanterie, je suppose.

MARIE : Pas du tout, Lucie avait le choix, vous rencontrer ou retrouver son amant. Elle n'a pas hésité, l'attrait de la galipette après deux mois de jeûne a été plus fort que l'amour de la famille.

LUDIVINE : Un bouge, cette maison est devenu un bouge, un repère de gens dépravés. *(Elle sort.)*

MARIE : Lucie vous pouvez sortir de votre cachette.

LUCIE : Heureusement, je commençais à m'ankyloser. Peut-être préférera-t-elle plier bagages plutôt que de vivre sous le même toit que des obsédés.

MARIE : Si seulement elle avait l'idée de nous faire cet immense plaisir, mais j'en doute elle est tenace.

LUCIE : Nous verrons bien. En attendant, j'aimerais m'allonger un peu pour reposer cette cheville.

MARIE : C'est le meilleur remède. Je passe devant vous, au cas où l'autre folle rôderait dans les couloirs comme un chasseur à l'affût. *(Elles sortent.)*

(Trente secondes, puis un coup de sonnette, voix off de Marie)

MARIE : Oui, oui, y'a pas le feu. *(Elle rentre précipitamment et va ouvrir, entre Rémy, très élégant, des petites lunettes et portant une valisette.)* C'est quoi ce déguisement ? Ne me dites pas que c'est pour provoquer Lulu, parce que là vous avez tout faux. Vous allez la séduire, sapé comme un prince.

REMY : Ce n'est pas sûr.

MARIE : Vous représentez quoi au juste.

REMY : Je suis vétérinaire. *(Marie fait des yeux ronds.)* Ayant des relations amicales avec la maîtresse de maison, je viens en consultation à domicile.

MARIE : Qui venez-vous examiner ? Je vous signale qu'il n'y a aucun animal domestique ici.

REMY : Détrompez-vous, je vais ausculter le chat de Lucie qui a des démangeaisons.

MARIE : Si vous le dites, avez-vous besoin d'une assistante ?

REMY : J'aimerais que pour une raison ou pour une autre, vous suggériez à la baronne de venir au salon.

MARIE : A vos ordres ! Il suffit que je lui mette la main dessus, et ce sera du gâteau.

(Entrée d'Eric)

REMY : Vous êtes toujours dans le trente sixième dessous, mon pauvre ami.

ERIC : Oui, je n'arrive pas à décoller. Comment savez-vous cela ? Nous ne nous sommes pas rencontrés.

REMY *(face au public)* : La gaffe. *(Puis à Eric.)* Votre mine terne parle pour vous.

ERIC : Du premier coup d'œil, vous devinez dans quel état dépressif je suis.

REMY : Je n'ai aucun mérite, je suis de la partie.

ERIC : Alors aidez-moi docteur, j'ai besoin de conseils avisés.

REMY : Je doute de pouvoir vous être de quelques utilités.

ERIC : Vous ne faites pas de consultations à domicile ?

REMY : Si mais...

ERIC : Je vous en prie...

REMY : Je ne suis pas médecin, mais vétérinaire.

ERIC : Ha ! *(Puis réfléchissant.)* Vous ferez très bien l'affaire, dans l'état où je suis, il n'y a guère de différence entre un chien battu et moi.

(Pendant la courte discussion entre Rémy et Eric, Marie fait semblant de s'activer en se tordant de rire.)

MARIE : Les confidences sont plus faciles un verre à la main, qu'en dites-vous.

ERIC : Volontiers Marie, mais un jus de fruit pour moi.

REMY : J'accompagnerai monsieur.

MARIE : Je m'amuse beaucoup en votre compagnie, mais je dois vous laisser le devoir m'appelle. *(Elle sort en jetant un coup d'œil complice à Rémy.)*

(Eric et Rémy s'installent confortablement le verre à la main, veiller à ce que Eric soit dos à la porte par laquelle entrera Ludivine, et que Rémy au contraire soit en face)

ERIC : Etes-vous marié ?

REMY : Non, mais cela ne saurait tarder.

ERIC : Réfléchissez à deux fois avant de vous mettre la corde au cou. Depuis quelque semaines, je vis comme un célibataire, sans en avoir l'avantage.

REMY : Ha ! Bon.

ERIC : Figurez-vous que ma femme a décidé de faire chambre à part.

REMY : Elle n'a que des qualités cette femme là.

ERIC : Non, justement. Avant j'arrivais à supporter sa pédanterie, sa suffisance, sa légèreté à dépenser allègrement l'argent, sa fainéantise car j'avais des compensations, vous voyez ce que je veux dire.

REMY : Je vois très bien. Ce qui explique votre malaise. Et pourquoi ce revirement de votre épouse ?

ERIC : Pour imiter certaines de ses soi-disant amies qui lui ont certifié qu'après quarante ans c'était du plus mauvais effet de partager la couche de son mari.

REMY : Et vous avez avalez cette couleuvre. A mon, avis votre femme a un gigolo.

ERIC : J'y ai songé ; aussi ai-je engagé un détective privé. Son rapport a été négatif.

REMY : Alors elle vous mène par le bout du nez. Vous êtes un faible, pardonnez-moi si je vous parle aussi franchement, mais vous n'avez rien dans le pantalon. Réveillez-vous que diable. Et pour commencer, je vous invite ce soir. Inutile de refuser. Nous avons, certains amis et moi-même, l'habitude de se retrouver dans un des bistrot du village, vous verrez l'ambiance y est du tonnerre, non seulement vous y serez le bienvenu, mais vous y retrouverez de vieilles connaissances.

ERIC : Je marche, c'est une thérapie qui me convient, mais...

(Fidèle à son habitude, Ludivine fait une entrée énergique)

LUDIVINE : Lucie ! *(Apercevant Rémy.)* Ho ! Très cher, quel bonheur de vous rencontrer.

REMY *(très étonné, se retourne afin de savoir si elle ne s'adresse pas à une autre personne)* : C'est à moi que vous vous adressez.

LUDIVINE : Oui, cher ami, à qui voulez-vous que ce soit ?

REMY : Vous m'appellez, mon cher ami, si ma mémoire est bonne, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

LUDIVINE : Qu'importe. Vous ne pouvez pas savoir à quel point votre présence me réjouit.

REMY : Ha ! *(Face au public.)* Ca ne va pas durer.

LUDIVINE : Vous êtes, depuis mon arrivée, La première personne que je rencontre qui ait une telle élégance, une telle classe, et j'en suis positivement ravie cher ami. Quoi ?

REMY : Oui, je vous écoute.

LUDIVINE : J'ai pourtant l'impression d'un déjà vu. Que je réfléchisse un instant. Mais oui, suis-je sotté, vous avez une infime, mais alors une très infime ressemblance avec un être abject et vulgaire, l'allure avachie que j'ai aperçu tantôt : un plombier.

REMY : C'est un de mes cousins. Tout le monde se plaît à dire que nous avons en effet certains points communs.

LUDIVINE (*surprise*) : Ho ! (*Elle se détourne pour cacher son désappointement et aperçoit Eric qui sirote tranquillement son verre.*) Eric, posez ce verre immédiatement ! Comment osez-vous vous laissez aller à de telles libations ? Vous n'avez aucun caractère, car je subodore que c'est ce monsieur qui vous a poussé à accepter ce verre d'alcool.

ERIC : Lulu, tu commences à me courir sur le haricot...

LUDIVINE : Quel langage ! Cette maison pervertit tout le monde...

ERIC : Tais-toi ! Ce n'est pas de l'alcool, et quand bien même cela en serait, je ne vois pas par quel moyen tu pourrais m'empêcher d'en boire.

REMY : Bravo !

LUDIVINE : Vous, on ne vous a rien demandé. Qui êtes-vous ?

REMY : Je suis le vétérinaire.

LUDIVINE : Quoi, un simple vétérinaire de campagne, tout juste bon à soigner les porcs et les bœufs. Et j'ai failli ternir mon image à cause de vous.

REMY (*ignorant Ludivine et s'adressant à Eric*) : Et bien mon vieux, il est temps que vous changiez d'air. Celui que vous respirez à coté de votre femme est totalement pollué et nocif pour votre santé. (*Rire d'Eric.*)

LUDIVINE : Vous êtes aussi mal embouché que votre cousin.

ERIC (*se moquant et la contrefaisant*) : Ma chère, quel langage. (*Rire de Rémy.*)

LUDIVINE (*à Rémy*) : Que faites-vous ici ?

REMY : Je suis en consultation à domicile.

LUDIVINE : Je ne comprends pas.

REMY : C'est très simple, le chat de Lucie...

LUDIVINE : Quoi ? Comment ? Il y a un chat, où ? Où est-il ?

REMY : Quelque part. J'attends son arrivée. Il s'agit d'une magnifique chatte persane, ses poils sont immenses, son regard est profond, son allure aristocratique, c'est une merveille. Malheureusement, elle souffre de démangeaisons chroniques qui nécessitent mon intervention.

LUDIVINE (*sans aucune retenue*) : Un chat, un chat qui se gratte par-dessus le marché. Eric trouve cette sale bête et détruit-la.

ERIC : Certainement pas, j'adore ces petites bêtes qui viennent se pelotonner dans vos bras en ronronnant de plaisir.

LUDIVINE : Tu sais que j'ai les animaux en sainte horreur, c'est couvert de microbes, de parasites qu'ils vous refilent avec générosité. Trouve cette bestiole !

ERIC : Non !

LUDIVINE : Je sens que je vais faire une crise allergique.

ERIC : Une de plus. Pendant que tu te soignes tu me fiches la paix. Minou, minou vient par ici mon minet faire un gros câlin à tatan Lulu.

LUDIVINE : Odieux, tu es odieux. *(Elle sort furieuse.)*

REMY : Bravo Eric, vous voyez que ce n'est pas difficile d'être autoritaire, et de plus vous y avez ajouté l'humour.

ERIC : Cela fait un bien fou. Je crois que le whisky m'a un peu aidé.

REMY : Marie nous a servi du jus de pomme.

ERIC : Non sentez, il s'agit bien de whisky.

REMY *(sent le verre)* : Cette chère Marie vous a forcé à prendre un excellent remède, très efficace en ce qui vous concerne. Puisque vous avez fait un grand pas en avant vers l'indépendance, vous ne verrez donc plus aucunes objections à vous joindre à nous ce soir. Rendez-vous à vingt et une heure devant le bar « Chez Germaine ». *(Il se dirige vers la porte, prêt à sortir.)*

ERIC : J'y serai. Et le chat ?

REMY : Le chat ?

ERIC : Les soins que vous devez donner au chat.

REMY : Ha ! Le chat. Il peut attendre demain. A ce soir. *(Il sort.)*

ERIC : Je me sens déjà revivre. Je suis impatient d'être à ce soir. Je suis aussi fébrile qu'un enfant le soir de Noël, Ludivine fera une de ces têtes lorsqu'elle apprendra que je suis allé m'encanailler au bistrot du coin. Rien que d'y penser, j'ai envie de rire.

(Entrée de Lucie, le pied bandé, et marchant clopin-clopant)

LUCIE : Eric, tu n'aurais pas vu Léa. Je dois absolument avoir une conversation avec elle et je n'arrive pas à lui mettre la main dessus.

ERIC : Si tu la revois avant demain matin, tu auras de la chance.

LUCIE : Et pourquoi cela ?

ERIC : Elle et Charlie sont parties « faire un tour », et Charlie m'a averti qu'elles ne seraient certainement pas de retour pour le souper.

LUCIE : Tu n'es pas inquiet de voir ta fille, qui je te le signale n'est encore qu'une adolescente, sortir avec une jeune femme libérée.

ERIC : Je croirai entendre Ludivine, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi. A Paris sa mère la tient pratiquement en cage, alors pour une fois qu'elle peut s'éclater, qu'elle en profite.

LUCIE : Justement que va dire sa mère, lorsqu'elle s'apercevra de son absence.

ERIC : Elle ne s'en apercevra pas, elle a d'autres chats à fouetter. *(Il rit.)*

LUCIE : Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là dedans.

ERIC : Moi si, bye-bye sœurlette. Au fait ne m'attends pas non plus pour le repas, j'ai une de ces migraines, je vais me mettre dans le noir et essayé de dormir. *(Il sort sans attendre sa réponse.)*

LUCIE : Je n'y comprends rien, lui d'habitude si réservé, avare de ses mots, le voilà soudainement devenu volubile. *(Entée de Marie.)* Marie, vous qui avez une solution pour chaque problème, pouvez-vous m'expliquer le changement de comportement de mon frère.

MARIE *(ramassant les deux verres restés sur la table)* : Je ne vois pas ce que mademoiselle veut dire.

LUCIE : Je l'ai trouvé euphorique.

MARIE : Mademoiselle exagère. Moi je dirai qu'il est en train de devenir normal et ce n'est pas trop tôt.

LUCIE : Ne serait-ce pas plutôt des effets dus à l'absorption d'alcool.

MARIE : Monsieur Eric ne boit jamais, c'est bien connu.

LUCIE : Pourquoi ces deux verres que vous tenez à la main ?

MARIE : Monsieur Eric avait une petite soif, je lui ai tenu compagnie, c'était juste du jus de pomme. *(Rire de Marie.)*

LUCIE : Si vous le dites.

MARIE : Mademoiselle ne va pas mettre ma parole en doute.

LUCIE : Certainement pas Marie.

MARIE : Je vous conseillerai d'aller prendre un peu de repos, votre cheville ne supportera sûrement pas la position debout plus longtemps. Avant de partir, je vous porterai un plateau dans votre chambre, je suppose que vous ne voulez toujours pas vous trouvez nez à nez avec la gentille Lulu.

LUCIE : Je n'avais pas pensé à ça.

MARIE : Qu'est ce que vous feriez sans moi, je vous le demande. Puis moi, ça m'amuse ce cinéma, pas besoin d'aller au théâtre lorsqu'on a la comédie à domicile.

LUCIE : Si je pouvais réagir comme vous.

MARIE : Vous devriez, ça vous éviterai de vous ronger les sangs. (*Lucie sort.*) Lucie fait tout un plat pour une paille en croix, moi il y a belle lurette que j'aurais fait rentrer la Lulu dans le rang, à coup de baguette si nécessaire. Allez Marie, fini la rigolade et va rincer les verres. (*Elle sort.*)

(Marie est tout juste sortie qu'entre Ludivine, toute vêtue de noir, pantalon, grande chemise, foulard sur la tête et un autre lui dissimulant le bas du visage à la manière d'un masque. Elle tient à la main un journal roulé comme une massue)

LUDIVINE : Où est cette sale bête ? Minet, minet. Je vais m'occuper de toi puisque mon mari a déclaré forfait. Si je te mets la main dessus tu vas passer un sale quart d'heure. J'ai déjà fouillé le reste de la maison, il n'y a plus que cette pièce et la chambre de Lucie, qui était fermé à clé, que je n'ai pas soumise à mon investigation. Minet, minet ! (*Elle soulève les coussins des fauteuils, ouvre les portes de placards, regarde sous les meubles.*)

(Marie a pointé son nez à la porte, avec à la main les verres qu'elle souhaitait remettre à leur place et à observé le manège de Ludivine, et face au public, sans que Ludivine ne remarque sa présence)

MARIE : Attends un peu ma cocotte, je sens que c'est toi qui va passer un triste moment. (*Elle disparaît.*)

LUDIVINE : Pas de chat, jetons un coup d'œil dans le couloir. (*Elle sort.*)

(Entrée de Marie, une tête de loup à la main qu'elle brandit comme une arme)

MARIE : Zut, elle s'est envolée. Je connais un bon moyen pour la faire revenir. (*Elle se dissimule, soit derrière un fauteuil, soit derrière un meuble et imitant un chat.*) Miaou ! Miaou ! Miaou !

LUDIVINE (*entre en trombes le journal levé*) : Je savais bien que je finirai par te coincer. (*Elle tourne le dos à la cachette de Marie qui en profite pour se dresser.*)

MARIE (*fonce sur Ludivine avec la tête de loup*) : Que voilà une grosse araignée, à moins que ce ne soit un rat d'hôtel ! Ces nuisibles ne font pas peur à une bonne campagnarde aguerrie, au contraire. (*Elle assène un grand coup de balai à Ludivine trop surprise pour réagir.*)

LUDIVINE : Arrêtez ! C'est moi.

MARIE : Je ne connais pas de cémoi ! (*Elle continue à la frapper.*)

LUDIVINE : C'est moi Ludivine !

MARIE (*hurlant*) : Connaîs pas de Ludivine ! (*Elle frappe de plus belle.*)

LUDIVINE (*qui essaye de se protéger*) : C'est moi Lucette.

MARIE (*cesse aussitôt de cogner*) : Lucette !

LUDIVINE (*pleurant*) : Oui.

MARIE (*jouant les innocentes*) : Quelle idée de se déguiser de la sorte, ce n'est pas mardi gras.

LUDIVINE (*pleurnichant toujours*) : C'est à cause du chat.

MARIE : Ha !

LUDIVINE : Je suis allergique au chat, et à cause de lui, j'éternue depuis dix minutes.

MARIE (*se tord de rire*) : Tu veux parler du joli matou siamois de Lucie.

LUDIVINE : Un matou ? Le vétérinaire m'a dit que c'était une chatte persane.

MARIE (*du tac au tac*) : C'est une chatte depuis qu'on l'a fait couper.

LUDIVINE : Couper ?

MARIE : Et bien oui, castrer si tu préfères, depuis c'est une chatte.

LUDIVINE : Il m'a précisé : persane.

MARIE : Tu ne vas pas pinailler sur une longueur de poils, d'abord c'est un siamois à poils longs. Satisfaite ?

LUDIVINE : Marie, aidez-moi à me débarrasser de cet animal. Je suis sur de plus qu'il m'a refilé des puces, je n'arrête pas de me démanger. (*Elle se gratte énergiquement le bras.*)

MARIE : Ma pauvre Lucette, les orties te font gratter le postérieur et maintenant des parasites s'attaquent à toi. Tu vas être couverte de pustules.

LUDIVINE : Mon dieu ! Des pustules sur mon corps si soigneusement entretenu ! Vite chassons ce félin.

MARIE : Que non, il est très utile dans une vieille maison comme celle-ci fréquemment envahie par les souris.

LUDIVINE : Des souris ! En plus ! Je cours m'enfermer dans ma chambre. (*Elle sort.*)

MARIE : Quelle gourde : réussir à lui faire avaler qu'un matou est devenu une chatte ; il faut vraiment avoir un petit pois à la place du cerveau. Elle a aussi un petit rouage qui ne fonctionne pas à plein temps, avoir une crise d'allergie à cause d'un chat qui n'existe pas. En tout cas m'en voilà débarrasser pour un certain temps. L'heure tourne, je n'ai pas fini mon travail. Je ne tiens pas à faire des heures supplémentaires, même si je m'amuse diablement, mais mon Gustave serait inquiet.

(Ludivine entre à la limite de l'hystérie)

MARIE : Encore toi ! Je te croyais barricader dans ta chambre.

LUDIVINE : C'est l'horreur, j'y entends grignoter des souris.

MARIE : Tu vas continuer longtemps à nous casser les pieds. Quand on n'aime pas la campagne on reste à Paris. J'ai autre chose à faire que d'entendre tes jérémiades. Quand aux souris, il y en a sûrement une ribambelle qui te broutillent le cerveau. Tu devrais voir un psychiatre. Maintenant, si tu veux t'installer dans le salon, vas-y te gênes pas, mais boucles-là. Tu pourras tempêter, hurler à ta guise, personne n'interviendra. (*Elle sort.*)

(Rémy entre sur la pointe des pieds, déguisé en jardinier borgne, la gueule de travers, bégayant fortement, il a un certain penchant pour les belles femmes)

REMY : Sa-sa-salut la-la-la com-compagnie !

LUDIVINE : Ha ! Qui êtes-vous et d'où sortez-vous ?

REMY : Je-je suis le-le-le jar-jar di-dinier, et je-je s-s-sors p-p-pas je-je-je rentre.

LUDIVINE : Un jardinier saoul comme une barrique.

REMY : N-n-non je-je-je bois ja-ja-m-mais. J'ai re-re- reçu un un c-c-coup de p-p-pied de...

LUDIVINE : De cheval.

REMY : N-n-non ! De-de-de biche qu-qu-quand j' é-j'é...

LUDIVINE : Quand vous étiez enfant.

REMY : N-n-non ! J-j-j'étais p-p-pe...

LUDIVINE : Petit.

REMY : N-n-non ! Pen-pen-penché con-con-contre un co-co-coffre f-f-fort.

LUDIVINE : Mon dieu ! Un perceur de coffre-fort, un cambrioleur, à moi, au secours !

REMY *(la saisit violemment et lui plaque une main sur la bouche)* : Ch-ch-chut ! Non ! Se-se-serru-ru-rier. *(Il ôte sa main, mais ne la lâche pas pour autant.)*

LUDIVINE – J'ai compris, vous étiez serrurier, vous avez reçu un coup de pied de biche en exerçant votre métier, cela vous a provoqué un traumatisme occasionnant ce bégaiement et vous a obligé à vous recycler, maintenant vous êtes jardinier, exact ?

REMY : Ou-ou-oui !

LUDIVINE : Ce n'est guère l'heure de venir jardiner.

REMY : M-m-moi, j-j-j'ai-ai-aime b-b-bien v-v-voir m-m-mes cl-cl-clients le-le s-s-soir, su-su-surtout qu-qu-quand c-c-c'est d-d-des jo-jo-jolies fe-fe-femmes.

LUDIVINE : Ho ! Voulez-vous me lâcher je vous prie. *(Remy la lâche, mais lui prend les mains.)*

REMY : V-v-vous a-a-avez d-de b-b-bien jo-jo-jolies me-me-me...

LUDIVINE : Menottes, merci, je les entretiens régulièrement.

REMY : N-n-non, me-me-melons.

LUDIVINE *(stupéfaite)* : Melons ! Je ne saisis pas.

REMY : Des ni-ni-ni...

LUDIVINE : Nini, je ne vois pas.

REMY : Chons, nichons. M-m-mais me-me-melons, c-c-c'est pl-pl-plus sa-sa-savou-vou-voureux. Je-je v-v-veux tou-tou-toucher et goûter. *(Il lui lâche les mains et tend les siennes vers la poitrine de Ludivine.)*

LUDIVINE : Au secours ! Je suis tombée sur un jardinier borgne, bancal et pervers. *(Elle se réfugie derrière un fauteuil, mais Rémy la poursuit en poussant des cris sauvages, le jeu dure quelques secondes, puis Rémy la laisse volontairement s'enfuir.)*

(Ludivine sort en hurlant)

LUDIVINE : Je préfère encore la compagnie des souris.

REMY : Elle n'est pas prête d'oublier son week-end.

(Marie et Lucie font irruption)

MARIE : C'est fini ce ramdam *(Croyant s'adresser à Ludivine, puis voyant Rémy.)*. Vous voilà déguiser en Quasimodo. *(En riant.)* Vous êtes effrayant, Lulu n'a pas supporté.

LUCIE : Rémy !

REMY : Oui ma biche. *(Il ôte son bandeau, se redresse et lui sourit.)*

LUCIE : Cela fait dix minutes que j'entends les hurlements de ma belle-sœur et j'aimerais comprendre.

MARIE : D'abord à cause du chat elle a reçu une volée de bois vert et a crié comme une pintade...

LUCIE *(hébétée et près de la syncope)* : J'ai besoin d'un décodeur.

REMY : Retirons-nous dans ta chambre, ma chérie, nous aurons toute la nuit pour les explications. *(Il la soutient pour sortir.)* Marie aidez-moi, je crains qu'elle ne faiblisse.

